

De si touchants extrêmes

Deux textes destinés au théâtre, à la profération. Ils se veulent des relais dans cet étrange processus qui, de l'écrit, vise l'oralité. Par des chemins distincts, du moins en apparence. L'un semble ultra-littéraire, l'autre relèverait plutôt de l'infra-littéraire. Mais le paradoxe, dans les deux cas, est à l'oeuvre.

Le fidèle disciple, dans « Introduction à la théorie générale », a été entraîné à discipliner son langage, à le sermonner. Il est d'ailleurs perché en chaire. Il répand sa parole face à un public qui, dans la pratique du théâtre sera différent chaque soir, mais qui, comme induit par sa parole, a une singulière présence fictionnelle. On songe au « Discours à une académie » de Kafka, texte au contact duquel le lecteur a le sentiment troublant d'être un intrus, comme s'il avait poussé la porte d'une salle où une assemblée se réunirait à huis clos. Etrange voyeurisme auditif auquel nous sommes en quelque sorte forcés.

Ce texte éminemment théâtral a aussi cette singularité d'introduire dans la représentation avouée un protagoniste qui est d'ordinaire occulté, à savoir le machiniste. Autre indice que l'auteur qui, jusqu'ici, s'était prudemment approché de l'écriture dramatique, en connaît intimement les rouages et est arrivé à conférer une dimension scénique à leur fonctionnement. Il tire même de cet affrontement entre l'homme de la lumière, l'acteur, et l'homme de l'ombre, le technicien, une véritable dialectique, à laquelle il confère au surplus une réelle vis comica. C'est tout un monde codé et gourmé, celui du langage scientifique, qui se trouve de la sorte démystifié, optant au surplus pour une interrogation savante où la physique frôle du plus près la métaphysique.

Il y est question en effet de cette micromolécule au nom irrésistiblement drôle qui a valu tout récemment à un compatriote de l'auteur la plus prestigieuse des distinctions. L'orateur, à son propos, se permet des variations où le délire dans sa totale liberté négocie avec la syntaxe la plus policée qui soit. Cette collision entre signifié et signifiant prend, dès lors, une ampleur hilarante indéniable.

La protagoniste de « Joyo' chante plus », à la différence du conférencier de « L'Introduction... », n'a pas lu tous les livres, on est même en droit de douter qu'elle puisse en avoir lu un seul. Elle est d'autant plus en mesure d'inventer à vue. Elle n'est pas corsetée, elle, par le bon usage, puisqu'au demeurant elle n'en a pas la moindre idée. C'est pour cela que sa langue est si affranchie, et si jouissive. On est, disions-nous, dans la frange de l'infra, dans cette coulée éruptive où les mots sont encore en prise directe avec la pulsion première, ne se sont pas encore aliénés aux préceptes de la raison qui, on l'a vu, peut être elle aussi sujette au délire.

Ces deux partitions pour acteurs aventureux sont situées aux extrêmes d'un baromètre langagier dont le curseur, d'ordinaire, ne s'écarte pas de la moyenne. Mais il se dit que les extrêmes sont appelés à se toucher. Comme il l'a fait dans le roman, et aussi dans la poésie, François Emmanuel pousse l'art où il s'engage dans ses derniers retranchements, à la manière d'un Peter Handke qui, dès ses débuts à la scène, ne s'est pas privé d'en élargir le champ des possibles. L'auteur de « Portement de ma mère », semblablement, se livre ici à une extension du domaine de Thalie.

Jacques De Decker